LE PÈRE DE LA ZOOLOGIE FRANÇAISE

PIERRE GILLES D'ALBI

PAR

LE Dr E.-T. HAMY

MEMBRE DE L'INSTITUT

Professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

(*Extrait de la* REVUE DES PYRÉNÉES, *tome XII*, 1900.)

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—

1900

LE PÈRE DE LA ZOOLOGIE FRANÇAISE

PIERRE GILLES D'ALBI [1]

Avant de parvenir au *Pays de Satin* où *Ouy-dire* tient « eschole de tesmoignerie », Pantagruel a vu la Méditerranée « ouverte & descouverte jusques aux abymes, tout ainsi comme au goulfre arabique se descouvrit la mer Erithrée, pour faire chemins aux Juifs issans d'Égypte ». Il y avait « nombre infiny de poissons en espèces diverses, dançans, volans, voltigeans, combattans, mangeans, respirans, belutans, chassans, dressans escarmouches, faisans embuscade, composans trefves, marchandans, jurans, s'ébatans... »

« En un coin là près » était Aristote, tenant une lanterne « en semblable contenance que l'on peint l'hermite près sainct Cristofle, espiant, considérant, le tout redigeant par escrit.

« Derrière luy estoient comme records de sergens plusieurs autres philosophes, Appianus, Heliodorus, Athenœus, Porphyrius, Pancrates, Archadian, Numenius, Possidonius, Ovidius, Oppianus, Olympius, Seleucus, Leonides, Agathocles, Theophraste, Damostrate, Mutianus, Nymphodorus, Elianus, cinq cens autres gens aussi de loisir, comme fut Chrysippus ou Aristarchus de Sole, lequel demeura cinquante-huit ans a contempler l'estat des abeilles sans autre chose faire.

« Entre iceux, j'y advisai, continue Pantagruel, *Pierre*

Gylles, lequel tenoit vn vrinal en main, considérant en profonde contemplation l'vrine de ces beaux poissons [1]. »

Rabelais avait connu de près, chez le cardinal Georges d'Armagnac [2], le naturaliste d'Albi, que sa verve plaisante distinguait ainsi entre tous ces *gens de loisir.*

Il avait eu certainement en main son livre sur Elien de 1535 [3], & ses observations minutieuses sur les poissons lui avaient semblé admirables pour caractériser le savant *qui a du temps à perdre.*

Grâce à cette bouffonnerie, celui qui a depuis conquis le titre de *Père de la zoologie française* a pu passer aux yeux des innombrables lecteurs de *Pantagruel* pour un contemplateur de la nature, à la fois inutile & ridicule.

Ce fut pourtant une existence singulièrement remplie que celle de Pierre Gilles d'Albi, dont Rabelais s'est ainsi fort injustement moqué.

Il est vrai que ce sont les dernières années de la vie de ce savant homme, consacrées à de longues & pénibles recherches en Orient, qui le recommandent surtout à la postérité, & que son contempteur posthume [4] a toujours ignoré les travaux & les peines qui ont marqué la fin d'une carrière de labeur.

1. *Pantagruel*, liv. V, chap. XXXI. (*Œuvres de Rabelais*, Ed. Janet. Paris, 1868, in-12, t. V, pp. 128-129.)

2. Rabelais était en relations, *au moins depuis* 1532, avec Georges d'Armagnac, le grand protecteur de Gilles. On connaît une lettre écrite par Rabelais à Barthélemy Salignac, le 30 novembre de cette année, au sujet d'un exemplaire de Josèphe que Georges d'Armagnac, évêque de Rhodez, avait envoyé pour le lui remettre. (*Clarorum virorum Epistolæ centum ineditæ... ex museo Joannis Brant.* Amstel, 1702, in-8°, p. 280.)

3. Porphyre, Athénée, Héliodore, Oppian, qu'il a mis dans sa liste, figurent tout au long sur le titre de l'ouvrage (p. 27). L'anecdote d'Aristarque de Sole est contée, à vingt ans près, dans la préface au Roi « cum sexcentis apium scriptoribus nondum perditis, Aristarchum Solensem constat duodequadraginta annis nil aliud egisse, quam earum mores tum observasse, tum scriptis mandasse » (p. 6). Enfin, la scène même, imaginée par Rabelais, est presque indiquée vers la fin par Gilles lui-même s'écriant : « A quonam Proteo & Nereo, qui ex profundo emersisset, Aristoteles didicerit quid pisces agant? » (p. 15).

4. On sait que le livre V de *Pantagruel*, qui contient le passage re-

I.

Le voyageur qui visite l'église de San Marcello al Corso, à Rome, peut encore lire, gravée sur une large plaque de marbre, enchâssée dans le pavé « près de l'autel, côté de l'épître, à l'entrée du chœur des religieux[1] », l'inscription funèbre en vingt-sept lignes de Pierre Gilles d'Albi. C'est tout ce qui reste aujourd'hui d'un tombeau somptueux[2] que le cardinal d'Armagnac avait consacré, en 1555, à la mémoire d'un illustre & regretté client. L'église de Saint-Marcel a été quelque peu remaniée depuis lors, notamment en 1597 par les Vitel qui ont refait le chœur[3], & les sculptures qui ornaient le mo-

latif au naturaliste d'Albi, n'a paru qu'en 1564, onze ans après la mort de l'auteur (1553), neuf ans après celle de Pierre Gilles (1555).

1. Renseignements communiqués par M. l'abbé Dufresne, qui a bien voulu copier lui-même l'inscription ci-jointe & me l'adresser par l'obligeant intermédiaire de mon excellent confrère M. l'abbé Thédenat.

2. Cf. « Petri Gyllii De Topographia Constantinopoleos & De illius antiquitatibus libri quatuor. Ad. Reverendiss. & Illustriss. D. Georgium Cardinalem Armaignacum. » Lugduni. Apud Gulielmum Rovillium. Sub Scuto Veneto, MDLXI, in-4°. — Au-dessous de la copie de l'épitaphe de Gilles, l'éditeur lyonnais a gravé un tombeau de forme carrée longue, avec rebords & croix gravée, surmonté de cette légende : *Ossa Gyllii.* C'est une figure de fantaisie, qui ne répond en rien aux allusions d'André Thevet & de Sainte-Marthe. (Cf. *Eloge des hommes illustres qui depuis un siècle ont fleury en France dans la profession des lettres*, composez en latin par Scévole de Sainte-Marthe & mis en françoys par G. Colletet. Paris, 1644, in-4°, p. 57. — André Thevet, *Histoire des plus illustres & sçavants hommes de leurs siècles*, t. VIII, p. 22. Paris, 1671, in-8°.)

On trouve également dans la même page les quatre vers que voici :

Appellant Itali vulgo sua lilia *Gilli*
Nec male se nomen sic posuisse ferunt
Gyllius inde tibi est aptum cognomen : ut in quo
Dogmata sub niveis moribus eniteant.

Le lis blanc s'appelle, en effet, en italien, *giglio*, pron. *gilio*.

3. Cf. A. Nibby, *Roma nell' anno MDCCCXXXVIII*, Parte prima moderna, pp. 317-321. Roma, 1839, in-8°.

Toutefois, M. l'abbé Dufresne, en continuant ses investigations, a trouvé, *dans un corridor voisin,* « une niche surmontée d'un fronton, au milieu de laquelle se trouve un buste dans le style du quinzième ou

nument du savant français, son portrait en particulier, ont disparu sans laisser de trace[1].

L'inscription, dont voici le texte, est en très bon état; seulement, la dernière lettre de quelques lignes, est un peu effacée :

D O M
PETRO GILLIO VIRO PROBO VTRIVSQ · LINGVAE
DOCTISS ·
EX AGRO ALBIENSI APVD GALLOS FERTILISS · NATO
OB SINGVLARES ANIMI DOTES
ET INDEFATIGABILEM IN VESTIGANDIS ANTIQVOR · MONVMENTIS
COMPONENDIS INTERPRETANDISQ · OMNIVM DISCIPLINAR · LIBRIS
TOTIVS ORBIS IVSTRANDIS INDAGANDISQ · LOCIS
NATVRAM SOLERTIAM ET DILIGENTIAM
PVBLICE PRIVATIMQ · LAVDATISS ·
POST LONGAS ANNORVM · PM · XI PEREGRINATIONES
TERRA MARIQ ·
PERAGRATAS GALLIAM ITALIAM GRAECIAM ASIAM VTRAMQ
ET AFRICAE PARTEM
AC MIRACVLOSAM E MANIB · ET CARCERE PIRATAR · GERBEOR ·
LIBERATIONEM
ROMAM QVASI POSTLIMINIO REVERSO ET IN RECOLLIGENDIS
ORDINANDISQ · RERVM CELEBRIVM NARRATIONIB ·
DIES NOCTESQVE OCCVPATO
FEBRE VIOLENTISS · PER DIES XI VEXATO
DIEM SVVM IN CHRISTO IESV OBEVNTI
GEORGIVS CARD · ARMENIACUS PATRON · PIENTIS ·
CLIENTI GRATISS ·
IN SPEM RESURRECTIONIS MORTVOR ·
BENEMERENTI MOESTISS ·
NON · IAN · M · D · LV ·
P · C
VIXIT ANN · LXV · MENSES VI · DIES V · HOR · IIII[2]

du seizième siècle. Il porte la barrette, sans doute la barrette doctorale », & M. l'abbé Dufresne s'est demandé si ce personnage, qui « ne semble pas vêtu en ecclésiastique », ne serait pas celui de l'inscription, Pierre Gilles lui-même. Le monument est cependant orné d'un écusson, dont mon obligeant correspondant m'a envoyé le dessin & qui a tout à fait une apparence italienne.

1. Il y avait encore en 1561, date de la publication citée ci-dessus, un portrait de Gilles à proximité de l'inscription. Les vingt-sept lignes latines sont, en effet, précédées de l'en tête que voici : « In æde divi Marcelli, Romæ, hæc sunt inscripta, *una cum effigie vita functi :* sed dico similia, aut in pariete affixa, vel in marmoreo lapide sculpta. »

2. Cf. *Iscrizioni delle Chiese e d'altri edificii di Roma del secolo XI fino*

L'origine albigeoise de Gilles, sa science philologique, ses qualités de bibliographe, d'antiquaire & de géographe, ses voyages par terre & par mer, sa captivité & sa délivrance, ses travaux à Rome, enfin sa maladie & sa mort presque soudaine y sont rappelés avec précision.

La date exacte de sa naissance est indiquée par celle de sa mort. C'est le 5 janvier 1555 (v. st.) qu'il a vécu ses dernières heures; comme il avait soixante-cinq ans, six mois, cinq jours, il était né le 30 juin 1489 (v. st)[1].

On ne sait rien de certain de ses origines. Un de ses derniers biographes[2] affirmait naguère, il est vrai, que « lors de sa naïssance, le notaire Bernard Egidii, son père, était consul à Albi ». Mais cette assertion repose sur des bases bien fragiles. E. Jolibois n'a pas démontré, en effet, que le « mestre B. Egidii, notayre », qui figure sur la liste des *cossols de la universat della cieutat d'Alby*, pour l'année 1500-1501[3], fût vraiment le père de Pierre Gilles.

L'on n'est pas mieux renseigné d'ailleurs sur les liens de

ai giorni nostri, raccolte e publicate da Vincenzo Forcella. Rome, 1873, t. II, p. 307. — Cette inscription se trouve déjà reproduite, avec quelques variantes, dont une surtout très importante, après la table des matières du *De topographia Constantinopoleos* de Pierre Gilles, imprimé à Lyon en 1561, six ans après sa mort. On la retrouve dans l'édition du même ouvrage donnée par les Elzévier à Leyde en 1632 (p. 380), puis dans Banduri (*Imperium Orientale sive Antiquitates Constantinopolitanæ in quatuor partes distributæ*, vol. I, p. 250. Paris, 1711, in-f°). & dans Gronovius (*Thesaurus Græcorum Antiquitatum contextus & desiguatus*, vol. VI, col. 3079. Venetiis, 1735, in-f°).

1. Avec la correction grégorienne, ces deux dates deviennent 15 janvier 1556 & 10 juillet 1489.

2. Emile Jolibois, *Matériaux pour un dictionnaire généalogique & biographique du département du Tarn*. Additions & rectifications. (*Annuaire du Tarn pour* 1887, p. CXLV, in-8°.)

3. *Inventaire des Archives d'Albi*, CC 214. Paris, 1869, in-4°, p. 54. — On ignore d'ailleurs si mestre B. Egidii s'appelait Bernard ou Bertrand. J'ai rencontré au cours de mes recherches un homonyme, « noble Eustache Egidi », acquéreur d'une pièce de terre aux environs du Bourg-Saint-Andéol (*Bibl. Nat., ms. fr. Cab. des Titres; nouv. d'Hozier*, t. CLV, v° Gilles, f° 53), mais je n'oserais pas affirmer qu'il soit de la même lignée que le « notayre » d'Albi.

parenté qui auraient existé peut-être entre notre Albigeois & son homonyme, le « licencié en l'un & l'autre droit », qui revisait & complétait à Paris, en novembre 1499, le célèbre *Catholicon*[1] du frère prêcheur Jean le Gênois[2]. Quoi qu'il en soit, Pierre Gilles a fait ce que nous appellerions aujourd'hui ses humanités dans sa ville natale, *in gymnasiis Albiensibus*, ainsi qu'il le déclare lui-même[3].

Albi possédait, depuis le milieu du quatorzième siècle, un enseignement communal bien organisé, où tous les enfants, quelle que fût d'ailleurs leur origine, nobles, bourgeois, vilains, pouvaient venir s'instruire aux frais de la cité, dans les

1. « Summa quæ Catholicon appellatur fratris Ioannis Ianuensis sacri ordinis fratrum predicatorum nuper parisiis diligenti castigatione emendata per prestantem virum magistrum Petrum Egidium in utroque ivre licētiarum una cum multis additionibus cum castigatis tum plurimorum poetarum sentētiis apprimè pro propusito adductis & probatis. Impressum Parisiis per magistrum felicem Baligault civem parisiensem ī mōte sancte genovefe ad intersignum diui stephani, concurrēte causa miro caractere exaravit anno immense reparationis millesimo quadringentesimo nonagesimo nono, sole vero novembris cludente octavam cum expensis honesti viri Simonis Vostre commorantis Parisiis in vico novo beate Marie ad intersignum divi Johannis evangilistæ. » — Ce remarquable in-folio, orné de majuscules gravées sur bois, est conservé à la *Réserve* de la Bibliothèque nationale sous la cote X, 469. L'ouvrage original datait de 1286; le livre de 1499 a été « diligenter castigatum per prestantem doctrina virum, eximium magistrum Petrum Egidium qui non duxit indignum suis laboribus singulos quoque codices immo singulas paginas diligenter recognoscere & additiones acutas ex sua ingenii officina profectas advertere. Inseruit que additiones suas singulis in locis prout congruum esse iudicavit. Propterea multo labore se cognoscat iuvenis levetus qui iuxta grammaticam cernat glosamata connexa ».

2. Pierre Herbert, qui ne connaissait cet ouvrage que par une citation d'André Chévillier (*l'Origine de l'imprimerie*, Paris, 1694, in-4°, p. 15), ne l'eût pas attribué à notre Pierre Gilles s'il avait eu en mains le volume même, daté de 1499. imprimé par conséquent *neuf ans* seulement après la naissance dudit Pierre. (Cf. P. Herbert, *Quelques notes biographiques sur Pierre Gilles*; ap. Ernest Jovy, *Pierre Herbert & ses travaux inédits sur l'anthologie de Planude*. Vitry-le-François, 1899, in-8°, p. 229.)

3. Voir la préface latine qui est en tête du *Metaphraste*, de Gilles, publié à Paris en 1521.

lettres & les sciences[1]. Il y avait, en outre, pour les clercs, une école épiscopale, le *Collège de Sainte-Gemme*, l'*Ecole Mage*, dont Georges d'Armagnac, qui a joué un rôle si important dans la ville de Pierre Gilles, fut, à ce que l'on assure, un des plus brillants élèves[2].

Louis d'Amboise, évêque d'Albi depuis 1497, promu cardinal en 1508, s'était trouvé chargé de l'éducation de cet enfant voué à l'Église dès sa naissance, & auquel le rattachaient quelques liens de parenté[3].

Pierre Gilles, qui, jeune encore, avait amassé des trésors d'érudition, fut prié par le cardinal de compléter l'instruction de son pupille; il en a fait un humaniste qui a mérité plus tard les éloges de Guillaume Budé[4].

II.

Les débuts littéraires de Pierre Gilles remontent à 1521. Il a quitté Georges d'Armagnac aux portes du séminaire, &, rendu à la liberté, il est accouru à Paris, où il compte trouver aisément l'emploi de ses talents.

L'archidiacre d'Albi, Antoine Fajet, le recommande à Guillaume Boisset, un abbé de Cîteaux, enfant de la même église,

1. J. Rolland, *Histoire littéraire de la ville d'Albi*. Toulouse, 1879, 1 vol. in-8°, pp. 92 & suiv. — Albi possédait des *maestres de las escolas* dès 1360, & ces écoles tiennent dès lors une place considérable dans les comptes consulaires de chaque année.

2. Id., *ibid.*, p. 123.

3. Georges d'Armagnac, né en Gascogne, on ne dit pas où, vers 1500 ou 1501, avait pour père Pierre d'Armagnac, baron de Caussade, & pour mère Fleurette de Luppé. C'était un enfant naturel; il fut placé très jeune « sous la discipline », *sub disciplina*, de Louis d'Amboise, & lorsque, bien plus tard, ambassadeur à Rome, il fit rétablir, en 1543, le tombeau dégradé de son bienfaiteur, il proclama, en composant l'épitaphe de son parent « affini », qu'il avait été « primæ ætatis alumno ». (Cf. Philippe Tamizey de Larroque, *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, publiées avec une introduction & des notes. Paris-Bordeaux, 1874, in-8°. Coll. mérid., t. V, pp. 4-5.)

4. Cf. Boisvin, *Mém pour l'hist. de la Bibl. du roi*, ap. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, p. 154, Paris, in-4°; — Ph. Tamizey de Larroque, *op. cit.*, p. 6.

auquel il apporte une édition de la traduction des *Gestes de saint Nicolas* de Siméon Métaphraste, par Leonardo Justiniano, patricien de Venise[1].

Antoine Fajet est le *patron des opprimés*, le *Mécène unique des studieux;* on le loue unanimement à Albi de n'avoir jamais offensé personne dans sa longue carrière de prêtre, d'avoir, au contraire, rendu des services à tous. Guillaume Boisset, observateur attentif de la tradition religieuse, ami des lettres & de ceux qui les cultivent, aide quiconque veut travailler, mais se montre particulièrement favorable à ses concitoyens.

Louis Robertet, chanoine de la chapelle du Palais, autre objet des hommages du jeune provincial en peine de parvenir, est le plus désintéressé des hommes d'Eglise; on sait qu'il a par quatre fois refusé l'évêché d'Albi.

Gilles, qui a espéré, en venant à Paris, secouer entièrement le joug d'une servitude lourde à ses épaules : *servitutem... cujus jugum non potest tam leviter palpare collum meum...*, est encore trop heureux d'établir chez le bon chanoine ce qu'il appelle quelque part « le berceau de sa littérature », *litterarum mearum incunabula*[2].

Ludovicus Robertetus, *patronus meus ac omnium studiorum communis hospes*, écrit-il au président Roger Barma, en dédiant à ce magistrat parisien une édition de Valla que lui a commandée Colines[3].

1. « Simeonis Metaphrastis : in gesta Sancti Nicolai, cognomento Magni, Myrensis episcopi, vera historia e græco in latinum versa : Leonardo Iustiniano patritio Veneto interprete. » Parisiis, Vænit Simoni Colinæo, 1521, in-4°, p. 1. — Petrus Gillius Albiensis omni nomine reverendo Giulielmo Boisseto Cisterciensi abbati S. D.

2. Je trouve cette expression dans un passage de la dédicace à François Molin, citée plus bas, à propos de la maison de Robertet : « De domo unde litterarum mearum incunabula deprompta sunt, domum scilicet Roberteti... summus vir me alumnum sui generis & nominis multa docuit. »

3. « Laurentii Vallensis, patritii romani, historiarum Ferdinandi regis Aragoniæ libri tres. » Parisiis, ex ædibus Simonis Colinæi, 1521, in-4°, 70 ff. — Petrus Gillius Albiensis doctissimo viro D. Rogerio Barmæ præsidi Parisiensi quarto S. D. P.

Ces *Histoires* de Ferdinand d'Aragon, que Gilles a traduites de son mieux d'italien en latin, pourraient être suivies de beaucoup d'autres œuvres *bien plus longues* & *bien meilleures.* Mais il faudrait, pour continuer dans cette voie, la tranquillité d'esprit, l'abondance des matériaux d'étude, qui supposent l'une & l'autre cette indépendance matérielle après laquelle court vainement le pauvre philologue albigeois.

Après ces deux essais, dont les résultats matériels ont été des plus médiocres, Gilles tente encore de trouver dans la capitale quelque nouvelle besogne littéraire, qui vienne assurer cet affranchissement qu'il recherche. Et il est obligé de se résigner à rejoindre à Lyon son ancien pupille, qui, à peine ordonné prêtre, a déjà conquis une place importante dans les conseils de Louise de Savoie, mère du roi François Ier.

C'est Georges d'Armagnac qu'on envoie vers le roi à Avignon, en septembre 1524, pour le conjurer, au nom de la régente, de revenir sur ses pas au lieu de franchir la frontière, puisque par la seule terreur de son nom il a pu chasser l'ennemi de la Provence [1]. Et cette démarche qui, bien accueillie, eût empêché le désastre de Pavie (24 février 1525), a pour corollaire la rédaction de longs mémoires de Pierre Gilles à Charles-Quint, dans lesquels notre savant homme, poussé sans doute par d'Armagnac, à la maison duquel il appartiendra désormais, guidé & conseillé (il nous l'apprend lui-même) par l'évêque de Condom, François Molin, ancien précepteur de François Ier, & par le vieux chanoine Robertet, dont il avait été le client & l'ami, cherche hardiment à prouver à l'empereur Charles-Quint qu'il faut rendre sans rançon son royal prisonnier, *non modo moderato pretio, sed etiam gratis esse dimittendum* [2].

1. On sait que le jour même où François Ier partait d'Avignon pour Aix, Bourbon & Pescart levaient le siège de Marseille (28 septembre 1524).

2. « Petri Gillii orationes duæ, quibus suadet Carolo quinto Imperatori Regem Galliæ prælio captum non modo moderato pretio, sed etiam gratis esse dimittendum. » (Brixiæ, 1540, in-8°, de CXX ff.) — Ces lettres, adressées à Charles-Quint, sont précédées d'une préface de cinq pages à François Molin datée de 1525. « Luges eum cui eras inter præ-

Gilles a rédigé jusqu'à cinq mémoires sur la matière pendant la captivité de Madrid; Michel Bantin les portait à l'évêque de Condom, qui les transmettait en Espagne[1].

Mis en goût par le bon accueil ainsi fait en haut lieu à sa prose libératrice, il a passé plus tard tout un hiver à Rodez, dans les manuscrits de la bibliothèque qu'il organisait pour Georges d'Armagnac[2], à coordonner d'autres arguments encore, cette fois, contre Henri VIII d'Angleterre : *Tribus ad Regem Angliæ scriptis, suadentibus Franciæ Regium nomen non amplius usurpet aut ejus partes repetat.*

J'ai vainement poursuivi, dans les *State Papers*, les traces de cette correspondance politique dont Gilles avait gardé certain orgueil. « Ah! si Seyssel avait lu *tout ce que j'ai lu moi-même* dans la bibliothèque d'Armagnac, écrivait-il beaucoup plus tard, il aurait autrement traité la cause! » *Quos si Seysselius legisset, longe aliter hanc causam tractasset*[3].

Cependant Gilles a adressé à Bâle, par le même Michel Bantin dont il vient d'être question, le manuscrit du lexique gréco-latin[4] auquel il travaille depuis ses débuts dans la

cipuos, dit Gilles à Molin, cui pueritiæ disciplinam tradideras, a quo permulta beneficia partim accepisti, partim te accepturum sperabas. » Pour lui, Gilles, rien de tel, « nihil tale ». C'est l'ami des lettres qu'il pleure, « quod nobis sit ereptus Rex, per quem alacres gallos in perpetuum ad bonarum artium cognitionem fore sperabam, &c. »

La part de chacun dans la confection des *Orationes* est nettement établie un peu plus bas. Il y aurait eu *cinq mémoires* rédigés, & non pas seulement les deux qui furent imprimés quinze ans plus tard.

1. La première des deux pièces imprimées (f^os I-LXIX) est intitulée : « Oratio prima ad Carolum Quintum Imperatorem de modo & ratione Regis liberandi »; la seconde (f°s LXX-CXX) a pour titre : « Ejusdem oratio altera, quâ suadet Carolo Quinto Imperatori ut Regem Galliæ bello captum non modo moderato pretio sed etiam gratis dimittat. »

2. Je suppose que c'est à ce titre de bibliothécaire de l'évêque de Rodez qu'il possédait un bénéfice « nummi ex sacerdotio meo », qui lui permettait plus tard de vivre en Orient.

3. Petri Gillii ad amicum Epistola. (P. Burmann, *Sylloges epistolarum a viris illustribus scriptarum*. Leidæ, 1727, in-4°, t. II, pp. 232-235.)

4. « Lexicon Græcolatinum supra omneis omnium hactenus accessiones multis milib. vocabulorum, annis jam aliquot ex assidua scrip-

science, & l'imprimeur Valentin Curion a mis neuf longues années à donner ce gros volume au public. Le célèbre helléniste d'Heidelberg, Simon Grynœus, en écrit la préface, dédiée, à la demande de l'auteur, à Georges d'Armagnac, promu depuis peu au siège épiscopal de Rodez (1529), *ipsius jussu nomini tuo dicatum inscriptumque*, & qui a généreusement contribué aux frais de l'édition.

« Tu fais sagement, dit Grynœus au nouvel évêque, toi qui penses qu'il faut avant tout prendre soin de ce trésor, les belles lettres, que si peu de gens tiennent en estime; toi qui ne te contentes pas de les cultiver par toi-même, autant que le permet l'importance des affaires auxquelles tu es mêlé, mais qui encourages les études des autres, & en suscites la publication. » Gilles, en donnant ce livre, a tourné la munificence de son bienfaiteur au profit de tous ceux qui travaillent. Quant à Georges d'Armagnac, il suit l'exemple de l'évêque de Worms, Jean d'Albourg (*Joannes Dalburgius*), protecteur de Rodolphe Agricola, & en propageant l'étude de la science, il se donne à lui-même la satisfaction d'être applaudi par les bons étudiants qui vont célébrer en tous lieux son panégyrique[1].

Pierre Gilles a terminé, vers le même temps, une traduction des *Explanationes* de saint Théodoret[2], la dernière œuvre

torum omnium lectione congestis, auctum. Authore Petro Gillio Albiense.

« Opus jam recens in lucem editum & excusum, in quo quantum laboratum & sudatum sit, cum in mendis emendandis, tum in dictionibus quibusque in suum ordinem restituendis, æquus judicabit lector. Reliqua huius operis, subsequens pagina indicabit.

« Basileæ, ex officina Valentini Curionis, mense septembris, anno MDXXXII. Cum privilegio. »

La préface, de deux pages in-f°, a pour dédicace : « Reverendissimo in Christo Patri & Domino, Domino Georgio Armignaco, episcopo Rutinensi. Clarissimo Heroi, Domino & Patrono suo, Symon Grynœus. S. D. »

1. Voir la préface de Grynœus.

2. « Divi Theodereti episcopi Cyrensis, explanationes in Duodecim Prophetas, quos minores vocant, iuxta interpretationem septuaginta. Petro Gillio Albiensi interprete. » Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1533, in-8° de 393 pages.

de ce genre que l'on doive à sa plume laborieuse. Georges d'Armagnac, auquel est encore dédié ce livre imprimé à Lyon, chez Gryph, avait fortement exhorté son ancien précepteur, devenu son bibliothécaire, à s'employer de préférence à mettre du grec en latin des ouvrages de doctrine religieuse. Ayant trouvé chez Jean des Pins, évêque de Rieux & ancien abassadeur de France à Venise, un exemplaire des commentaires de saint Théodoret sur les douze petits prophètes, Gilles l'avait mis en latin pour son protecteur, *Optimo studiorum patrono Georgio Armaignaco*, *Rutenorum episcopo*.

Il aurait poursuivi sans doute par une traduction des quarante-six livres de Philon le Juif, qu'il avait commencée, lorsqu'un manuscrit d'Elien, acquis pour la bibliothèque de l'évêque de Rodez, vint enfin lui révéler sa véritable vocation.

III.

Gilles n'est plus seulement dès lors un savant philologue, helléniste & latiniste, traducteur & commentateur des textes anciens. Il va devenir, suivant l'expression de Metellus, l'*observateur attentif de la nature des animaux*, dont le texte d'Elien lui a fait apprécier tout l'intérêt [1]. Comme les autres rénovateurs des sciences, dont le seizième siècle abonde, Gilles prend, en effet, pour point de départ, les témoignages de l'Antiquité; Aristote, Théophraste, Elien & beaucoup d'autres sont évoqués tour à tour par son immense érudition. Mais il observe lui-même avec une véritable passion, & les faits qu'il a recueillis viendront confirmer ou compléter les déclarations des vieux livres.

Ni voyages ni lectures ne lui sembleront dorénavant trop pénibles pour poursuivre ce nouvel ordre de travail; *nulli labores*, *neque itinerum neque studiorum*, *mihi graves futuri*.

1. « Hoc ei addam de Petro Gillio, Vascone, viro non solum Grecæ ac Latinæ linguæ doctissimo, verum etiam secreto naturæ animalium perscrutatore. » (Burmani *Sylloges Epistolarum a viris illustribus scriptorum*, t. I, *Epistolæ Lipsianæ*. Jo. Matalius Metellus, Epistol. LVIII, p. 60.)

Il visitera les côtes d'Espagne & de France, *Oceani Gallica littora & Hispanica perscrutatus*[1], & séjournera à diverses reprises en Provence & en Ligurie, *partim in Gallico Littore, partim Ligustico*, principalement à Marseille & à Gênes, où l'attire la richesse de la faune marine.

La préface du *Theodoret* contient un programme sommaire d'exploration de l'Italie, qu'il a dû entreprendre à la fin de 1533. C'est sans doute à cette époque qu'il poussa jusqu'à Naples, d'une part[2], & de l'autre jusqu'à Venise, où il connut & fréquenta Lazare de Baïf[3], alors ambassadeur du roi de France auprès de la seigneurie[4].

Ces premières recherches de Pierre Gilles ont été en partie utilisées pour l'élaboration d'un gros volume qu'il a fait imprimer à Lyon chez Sébastien Gryph en 1535[5].

La trame de l'ouvrage est composée de la traduction latine d'Elien, dont le cardinal d'Armagnac possédait, je l'ai déjà dit, un texte grec. Gilles a cru devoir grouper, pour plus de commodité, les chapitres analogues dispersés dans les seize livres de l'ouvrage original, & il y a joint, sous le non d'*Accessiones*[6], des passages empruntés à d'autres auteurs grecs, non

1. Préface du *Théodoret.*

2. Il y aurait séjourné un mois, suivant Niceron. (*Op. cit.*, t. XXIII, p. 403.)

3. Gilles a fixé dans son *Elien* de 1535 le souvenir des promenades familières qu'il faisait avec Baïf au bord de l'Adriatique : « ... Quum ... Lazarus Baylius ... aliquoties me ad littus Adriatici sinus duceret, ut piscium naturas exploraremus, quum alia pleraque periclitamur. » (P. 575.)

4. L'ambassade de Baïf, commencée en 1529, était terminée en 1534. Le premier voyage de Gilles à Venise est donc certainement antérieur à cette date. — Cf. L. Pinvert, *Lazare de Baïf.* Paris, 1900, gr. in-8°, pp. 20 & 59.

5. « Ex Æliani historia per Petrum Gyllium latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano tum eodem Gyllio loculentis accessionibus aucti libri XVI. De vi & natura animalium. » Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1535, in-4°, de 559 pp. 11 fl.

6. « Accessiones confecimus partim ex omnibus Græcis autoribus, nondum conversis, qui post Aristotelem scripserunt; partim non pauca experti sumus, quæ omnia adjunximus. » (*Op. cit.*, p. 26.)

encore traduits, postérieurs à Aristote, comme Porphyre, Athénée, Héliodore, Oppien[1], & un certain nombre de paragraphes où il a condensé tout à la fois les résultats de ses observations personnelles & les notes de ses divers correspondants.

On peut citer en particulier les chapitres sur le dauphin, la locuste, la murène, le polype, la seiche, &c[2]. Gilles a tracé aussi plusieurs tableaux très vivants des combats acharnés qui se livrent dans les profondeurs de la mer[3]; on lira avec non moins d'intérêt certains morceaux bien faits sur les animaux de basse-cour[4].

A la fin du livre XVI[e] se trouve une sorte de supplément, rédigé en entier de la main de Gilles, & spécialement consacré à la nomenclature des poissons de la Méditerranée[5]. Les cent vingt paragraphes dont se compose ce livre font connaître les noms vulgaires, anciens & modernes, d'autant d'animaux marins, recueillis sur le littoral espagnol & français, dalmate & italien. Marseille, centre principal des observations de l'auteur, est la localité dont le nom revient le plus fréquemment sous sa plume; Martigue, Antibes, Nice, Monaco, Savone, Naples & Venise s'y rencontrent moins fréquemment. Les Espagnols & les Ligures, les Romains & les Siciliens, apportent leurs contingents de mots, & il n'est pas jusqu'aux Dalmates & aux Grecs qui ne viennent contribuer à enrichir ces

1. Ce sont, au moins pour une certaine part, ces libertés prises avec l'auteur traduit qui ont valu à Pierre Gilles le blâme de P.-D. Huet. (*De Interpretatione libri duo*. Parisiis ap. Sebast. Cramoisy, 1661, in-4°, lib. II. *De Claris Interpretibus ad Andræam Grandorgæum*, p. 157. — « Iisdem claruit temporibus Petrus Gillius, acer eorum investigator, quæ occulta sunt à naturâ & Antiquitatis literatè peritus, verum audax in Interpretationibus, detrahendo, adjiciendo, interpolando, omnia sus dèque miscendo; stilo tamen suo moderatus est, cum ad Theologica accessit eaque castè & verecundè tractavit. »)

2. *Op. cit.*, lib. X, c. V, VIII, X, XXV; lib. XI, c. XXVI; lib. XII, c. XIII.

3. *Op. cit.*, lib. XII, c. VI.

4. *Op. cit.*, lib. XIV, c. XXXIII.

5. « Petri Gyllii liber summarius de Gallicis & Latinis nominibus piscium massiliensium. » (*Op. cit.*, pp. 549-599.)

listes polyglottes, tout en attestant l'étendue des enquêtes instituées par le naturaliste voyageur[1].

Ce chapitre particulier est dédié à Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise de Bourges : *Litterarum ac humani officii peritissimo Domino Jacobo Colino, Divi Ambrosii Abbati.* Lecteur, secrétaire & grand aumônier du Roi, Jacques Colin avait pris une part active à l'institution du Collège de France, & Gilles suppliait ce personnage influent, qui avait bien voulu s'intéresser à son travail, d'intercéder aussi en faveur de Marseille, auprès de François Ier : *Ut pro dignitate urbis veterem sedem studiorum reponat, antiquum Musarum domicilium restituat*[2].

Mais c'est au Roi lui-même qu'il fait hommage de son volume[3], à l'instigation de Georges d'Armagnac, derrière lequel il s'abrite humblement, au commencement de la longue préface qui ouvre le gros livre façonné par lui *dans les aspérités des roches du Rouergue*, — *in asperitatibus saxetorum Rutenensium.*

Si les moyens d'action du savant homme égalaient sa bonne volonté, ce n'est pas seulement en Gaule, mais jusqu'aux extrémités des terres qu'il voudrait poursuivre ses études. S'il pouvait vivre avec sécurité « au milieu des ennemis de notre Religion », il aurait déjà visité toutes les nations grecques pour voir par lui-même les poissons dont les noms lui ont été donnés par des pêcheurs, caboteurs ou pirates, à Venise, à Gênes, à Marseille. Si quelque sûr commerce pouvait être entretenu avec la « si perfide Barbarie », il aurait par terre ou par eau parcouru « la cruelle Afrique ».

1. Gilles a bien soin d'ailleurs de nous prévenir que c'est à Venise, à Gênes & à Marseille qu'il interrogeait ces informateurs exotiques : « Ab iisdem Græcis, sive piscatoriam, sive naviculariam, sive pyraticam facientibus Venetiis, Januæ & Massiliæ curiosè percunctatus essem. » (*Préface*, p. 6.)

2. Cf. A. Lefranc, *Histoire du Collège de France depuis son origine jusqu'à la fin du premier Empire.* Paris, 1892, *pass.* — Voir la lettre de Gilles à Colin. (*Op. cit.*, p. 547.)

3. « Gallorum Regi Francisco, non modo nomine primo Francorum Regum, sed humanitate cæterisque regiis virtutibus longe omnium gentium memoriæ nostræ principi. Petrus Gyllius S. » (*Op. cit.*, pp. 3-16.)

Mais l'effort qu'un simple particulier ne saurait entreprendre, un grand roi peut le soutenir, comme fit jadis Alexandre, ordonnant qu'on recueillît partout pour Aristote les matériaux d'étude les plus variés.

Et Gilles propose au Roi d'organiser une vaste enquête sur l'histoire naturelle tout entière : *Te profecto è regia dignitate non præstantus quicquam efficere posse, quam si quibusdam neque indoctis neque segnibus id dederis negotii, cum ut totius naturalis historiæ novam periclitationem, tum vel maxime bestiarum Galliæ, aquatilium, terrenarum, volatilium, nomina, mores, & figuras scriptis persequantur; neque amplius tam valdé peregrina animalia ex novo orbe deportata admiramur, ut nostrorum vim contemnemus. Enimvero quot egregii pisces in littoribus tuis errant, non in vulgus solum ignoti, sed ne scriptoris quidem ulla notatione animadversi? Quot item aves, quorum nomina in summa omnium ignoratione versantur, in conspectu nostro lapsus exercent? Quot etiam terrestres bestiæ, quarum spissè ac vix domesticarum nomina tenemus?...*

Les biographes de Pierre Gilles ont admis que cette épître au Roi, si remarquable à certains égards, avait contribué à faire donner plus tard au naturaliste-voyageur la mission qui le conduisit en Orient. Mais c'est seulement en 1544, ainsi qu'on le constatera plus loin, que Gilles fut envoyé à Constantinople par ordre de François Ier, & il est assez probable que l'épître de 1535 devait être bien oubliée quand cet ordre de départ fut transmis, neuf ans plus tard, à Georges d'Armagnac.

Ce dernier était alors depuis longtemps déjà en Italie. Il avait succédé à Georges de Selve, évêque de Lavaur, comme ambassadeur à Venise au commencement de 1537[1], &, trois ans plus tard, était passé à Rome avec les mêmes fonctions. Gilles avait suivi son maître, & nous le trouvons s'attardant

1. On connaît une lettre de Rabelais à Geoffroy d'Estissac, datée du 28 janvier 1536 (v. st.), qui contient ce passage : « J'ai entendu que M. de Lavaur, qui estoit ambassadeur pour le Roy à Venise, a eu son congié & s'en retourne en France. En son lieu va M. de Rhodez & jà tient à Lyon son train prest quand le Roy lui aura baillé ses advertissemens. »

quelque peu à Venise vers la fin de 1540[1], dans une des lagunes peut-être, où l'attiraient des animaux inconnus[2].

IV.

Les grands voyages de Pierre Gilles en Orient, qui ont sauvé de l'oubli sa mémoire, commencent avec l'année 1544. Cette date précise repose, tout à la fois, sur le texte de l'inscription funéraire de Saint-Marcel, reproduit au commencement de ce travail, & sur une lettre de Georges d'Armagnac, dont je donne plus loin la teneur. D'une part, en effet, la onzième ligne de l'épitaphe de Gilles, rédigée en 1555, mentionne ses longues pérégrinations *de onze années plus ou moins :*

POST LONGAS ANNORVM PM XI PEREGRINATIONES[3]

1. Guillaume Pellicier, qui vient de succéder à d'Armagnac à Venise, écrit à celui-ci le 28 novembre 1540, à propos de Gilles : « Monsieur, quand est de M. Gillius, il y a environ ung mois ou six semaines qu'il se partit d'icy, sans se déclairer à homme que ie scaiche la part où il alloit; & depuys de luy n'ay eu aulcunes nouvelles. Si je le veois premier que vous, ou sçay où il est résident, je ne fauldrai luy faire entendre le contenu de ce que m'en escripvez. (Tausserat-Radel, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier*, *ambassadeur de France à Venise*, 1540-1542, publiée sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques. Paris, 1899, in-8°, p. 179.)

2. C'est probablement au cours de ce dernier voyage à Venise qu'il a fait la connaissance de Conrad Gesner, alors âgé de vingt-quatre ans. « Petri Gillii, optimi sane & doctissimi viri, cujus ego olim humanitatem Venetiis sum expertus », écrit le naturaliste de Zurich, dans la préface de son *Elien*.

3. Dans la copie de 1561, souvent réimprimée (voir plus haut, p. 7), on lisait à cette place :

POST LONGAS ANNORVM PLUS XL PEREGRINATIONES.

(« Petri Gyllii de Topographia Constantinopoleos & de illius antiquitatibus libri quatuor. Ad. Reverendiss. & Illustriss. D. Georgium Cardinalem Armaignacum. » Lugduni. Apud Gulielmum Rovillium. Sub Scuto Veneto, MDLXI, in-4°.) Et c'est ce qui a autorisé de Thou à parler des quarante années de voyages, si invraisemblables qu'elles pussent être.

Plus n'est besoin de réfuter cette thèse, qui ne repose que sur une erreur de transcription commise, six ans à peine après l'inhumation de

dont elle fait par conséquent remonter le début à 1544. D'autre part, on peut lire dans le recueil de Ribier[1] cette lettre de Georges d'Armagnac, assignant approximativement la même époque au départ de Gilles en Orient.

Au Roy.

Sire,

Il y a environ trois ans qu'il pleut au feu Roy de sainte mémoire envoyer un des miens à Constantinople & autres lieux de Grèce, chercher & amasser des livres anciens pour l'accomplissement de sa librairie; il y a mis si bonne diligence, qu'il en a arresté un grand nombre & l'eust envoyé par delà, si les deniers que ledit Seigneur avoit ordonné, lui eussent été délivrez. Parce, Sire, que ce seroit dommage de perdre si grand trésor à faute de si petite somme, i' en ay bien voulu donner cet advertissement à vostre Maiesté, pour en entendre son bon plaisir, & suivre entièrement son Saint Vouloir. M. de Mascon[2] qui est aupres de vous, a conduit cet affaire; il vous en pourra donner plus certain advis, & à moy déclaration de vos commandemens, lesquels attendant, ie vais continuer mes prières à Dieu pour vostre santé & prospérité. De Rome 11 Janv. 1547.

LE CARDINAL D'ARMAGNAC.

Trois ans après son départ pour l'Orient, & François Ier étant mort depuis quelques semaines (15 mars 1547), Gilles avait avec succès accompli la mission dont il était chargé. Mais les frais n'étaient pas couverts & l'argent, promis au nom du Roi, n'avait pas été remis au pauvre voyageur[3]. Pas d'argent, pas de livres!

Gilles, & reproduite indéfiniment depuis lors. Il y a bien sur la tombe P(lus) M(inus) XI; M. l'abbé Dufresne a bien voulu s'assurer de l'exactitude de cette lecture de Vincenzo Forcella. (Voir plus haut, p. 6.)

1. G. Ribier, *Lettres & Mémoires d'Estat des Roys, Princes, Ambassadeurs & autres Ministres sur les régnes de François Ier, Henri II & François II.* Paris, 1661, in-f°, t. II, p. 99.

2. Pierre Duchâtel, successeur de Jacques Colin, évêque de Tulle, puis de Mâcon.

3. Le témoignage du cardinal se double de celui de Gilles lui-même. En tête de la lettre déjà citée, écrite d'Alep en avril 1749, il est particulièrement affirmatif. « Postquam Franciscus Rex me prius reliquit, quam ad ullos eius nummos pervenissem, quorum spe veneram in Græciam ad codices antiquos investigandos, ac etiam obiter ad cognitionem

Duchâtel ne paya point, & voilà comment les manuscrits de Gilles n'ont jamais été déposés à la bibliothèque de Fontainebleau !

Quelques-uns sont cependant venus à Rome, avec d'autres objets envoyés au cardinal ; on connaît par exemple un manuscrit du *Demetrios*, publié à la suite de l'édition posthume d'Elien, de 1562, & qui est de la main de Christophe Awer, le copiste du cardinal d'Armagnac[1].

Constantinople est le centre principal des opérations de l'entreprenant voyageur[2]. Tout l'attire, dans cette capitale[3], qui fournit les éléments les plus variés à sa curiosité ; ce sont des monuments antiques à explorer & à décrire, des mœurs curieuses à observer, des animaux étranges, éléphant[4], hippo-

historiæ naturalis. » Je pourrais encore citer, entre autres passages, celui qui termine la *Topographie de Constantinople* dont il sera question plus loin.

Que peuvent valoir les assertions contraires d'André Thevet, en présence d'affirmations aussi nettes ? Ce dernier a prétendu, à diverses reprises (cf. *Cosmographie universelle*, Paris, 1875, in-f°, t. I, f° 625, t. II, f° 261, &c.), que Gilles avait reçu 600 livres du roi pour ses frais de mission. Cette somme a pu être promise, il est certain qu'elle n'a jamais été versée !

1. Ce volume est le seul qui rappelle les voyages de Gilles dans les manuscrits du roi. (Boivin, ap. L. Delisle, *op. cit.*, t. I, p. 160. — Cf. H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibl. Nat.* Introd., p. XXXVII. Paris, 1898, in-8°.)

2. Le peu que nous savons du voyage de Gilles en Turquie & en Grèce se trouve consigné dans son *Bosphore* & sa *Topographie de Constantinople*. (Petri Gyllii, *de Bosporo Thracico*, lib. III. Lugduni, apud Gulielmum Rovillium, sub Scuto Veneto, 1561, in-4° de 263 pages. — *Id.* « De Topographia Constantinopoleos & de illius Antiquitatibus, libri IV. Ad Reverendiss. & Illustriss. D. Georgium Cardinalem Armaignacum. » Lugduni, apud Guillelmum Rovillium, sub Scuto Veneto, in-4° de 245 pages. — Le privilège de ces deux ouvrages est du 28 décembre 1558.)

3. Il y prend ses quartiers d'hiver... « Semel... & iterum vidi Bosporum Sinum nominatum Cornu, ab ostiis fluminum ad Galatam conglaciatum, non quidem glacie quæ sustineret homines, sed tamen tanta, ut scaphæ ultro citroque commeare non possent, nisi remis ante glacies frangeretur. » (*De Bosporo*, lib. I, c. IV.)

4. Cf. « Æliani de historia animalium libri XVII, quos ex integro ac

potame[1], & surtout une mer d'une surabondante richesse[2]. Les pelamides qu'on y pêche suffisent à toute la Grèce, & les écailles des huîtres savoureuses forment à certains moments des tas énormes dans les rues de la ville.

Gilles visite en détail les rives du Bosphore, qu'il mesure & qu'il décrit. Il parcourut non sans danger la Thessalie & la Grèce, la Médie, la Mysie, la Cilicie, &c., &c. Un jour, les gens de Coryce le jettent en prison comme espion; un autre jour, les Turcs l'expulsent brutalement du Parthénon où il s'était glissé.

Thevet l'accompagne souvent durant ces trois années (1544-1547) & il nous a notamment conservé le récit d'une exploration qu'ils firent tous deux aux ruines de Chalcédoine.

« Petrus Gillius, homme excellent de grand sçavoir, lequel pour la seule occasion de remarquer les choses les plus rares de ce même païs avoit esté envoyé avec bonne pension[3] par ce grand Roy François premier du nom, & pour faire amas entre ce peuple de quelques vieux livres grecs antiques & autres; cest homme, dis-je, amateur de toute vertu, me voyant convoiteux des choses dignes d'estre veües, me mena & associa le premier, moy qui n'estois qu'un simple philosophe, visiter ce païs & terre asiatique. Or, ès ruines de Chalcédoine nous trouvasmes plusieurs médalles bien fort antiques : & entre autres il en eut deux, où le nom d'un *Argias* Mégaréen estoit gravé en assez belles lettres grecques. Et qui plus est, il nous fut facile de visiter à notre aise telles médalles : veu que le Grand Seigneur faisoit tirer de la pierre des fondemens, pour faire bastir sa Mosquée & Hospital, au plus beau lieu de

veteri exemplari Græco Petrus Gillius vertit, unà cum nova elephantorum descriptione. » Lugduni. Apud Gulielm. Rovillium, sub Scuto Veneto, MDLXII, in-8°, p. 513.

1. *Ibid.*, p. 515.

2. « Piscium copia excellit Massilia, Tarentum, Venetia, sed omnia superat Bosporus, quo velut per portam duplicis maris pisces transire solent... tantaque multitudine, ut primo cuique magnum piscium numerum capere & ferire liceat. » (*De Bosporo*, lib. I, *præm.*)

3. On a vu plus haut que les intentions du Roi n'avaient pas été exécutées.

Constantinople, l'un des plus somptueux & superbes édifices de l'univers[1]. »

Cependant, le roi François Ier vient à mourir (31 mars 1547) sans que les premiers arrérages de la pension dont parle Thevet aient été envoyés à Gilles. Les revenus de son bénéfice lui ont manqué[2] au moment où il se disposait à repasser en France, sa mission terminée[3]. A bout de ressources, & toujours ardent, malgré ses quarante-sept ans, l'explorateur s'enrôle dans l'armée turque pour la guerre de Perse, à l'âge où, d'ordinaire, les vétérans vont prendre leur retraite, *qua veterani emereri solent*. Mais Gilles voit, dans cette campagne, une occasion inespérée d'élargir considérablement le champ de ses études. Il est, d'ailleurs, à certains égards, admirablement préparé : il connaît notamment, mieux que personne, la géographie ancienne des contrées que l'on doit parcourir, & il citera de mémoire, au courant de la plume, avec une incroyable netteté, dans sa lettre du 2 avril 1549, les historiens & les géographes grecs ou latins qui ont nommé quelque localité antique, identifiée au passage avec une étonnante précision par le très savant voyageur.

L'armée turque s'est rassemblée en mars 1548 à Scutari, & elle s'ébranle le 29 de ce mois dans la direction de l'Est. Elle entre en Bthynie, par Diacibysa, l'antique Libyssa, célèbre par la sépulture d'Annibal, passe à Nicomédie, gagne la Phrygie, la Paphlagonie, la Cappadoce, se répand entre Sinope & Savatz, &, après avoir franchi l'Araxe, puis le Tigre,

1. *La Cosmographie universelle* d'André Thevet, cosmographe du Roy. Paris 1575, in-f°, liv. VIII, ch. IX, t. II, f° 261.

2. « Petri Gillii ad amicum Epistola. » (Burmann, *Sylloges Epistolarum*, t. II, p. 232.) Cette lettre est datée d'Alep, 2 avril 1549. J'en avais transcrit une ancienne copie dans la collection Dupuy, à la Bibliothèque nationale (t. XVI, f° 2) avant de la retrouver dans le recueil publié à Leyde, par Burmann, en 1727. Elle a été vue par Tollius (App. au livre de P. Valerianus : *De Infelicitate litteratorum*, p. 455), mais inexactement interprétée par lui. Niceron, puis les continuateurs de Moréri, y ont fait de courts emprunts, mais sans en indiquer la source. (Niceron, *op. cit.*, t. XXIII, pp. 405-406. — Moréri, éd. de 1739, v° Gilles.)

3. « Jam annus est, cum in Galliam redire maxime conabar, si nummi ex sacerdotio meo mihi hoc tempore affulsissent... »

s'engage dans les défilés du Taurus, que les Persans avaient négligé d'occuper. C'est un peu au delà, près de Biblis, qu'il arrive de nuit au pauvre milicien une aventure des plus pénibles : *Hæc nox tyrocinium militiæ meæ valde exercuit.* Une panique effroyable met subitement en déroute les troupes du Sultan; on prend à Gilles son cheval & son équipement & il lui faut fuir à pied, une nuit entière, parmi des milliers de cavaliers galopant éperdus. L'Albigeois s'en est tiré sain & sauf, &, quatre jours plus tard, il est avec ses compagnons au camp devant Tabriz. Le château de Van est pris : une diversion du Sophi ramène en Arménie les troupes du Grand Seigneur, &, après un certain nombre de marches & de contremarches à travers la Mésopotamie & la Syrie du nord, Pierre Gilles vient prendre ses quartiers d'hiver vers Alep.

L'ambassadeur de France auprès de Soliman, Gabriel de Luetz, baron & seigneur d'Aramon & de Valabrègues, avait fait la campagne avec un train de maison considérable, à la droite de l'armée turque[1]. Pendant la route de retour, il avait ramené, dans le but de l'offrir au roi Henri II, un jeune éléphant, avec son cornac, qu'il avait obtenu d'Elqas Mirza, frère du schah de Perse, & Gilles s'était arrangé de façon à cheminer en compagnie du curieux animal, afin de mieux en observer les caractères, les allures & les mœurs. Il a condensé ses remarques dans une lettre de quelques pages à d'Armagnac, imprimée à la suite de l'édition d'*Elien* donnée à Lyon en 1562[2]. Les passages dans lesquels il décrit le caractère, les jeux, les attitudes du jeune animal, où il analyse sa marche, & fait connaître les exercices auxquels il est déjà dressé, sont particulièrement remarquables, & ces observations, qui détrui-

1. Cf. *Le voyage de M. d'Aramon, ambassadeur pour le Roy en Levant*, escript par noble homme Jean Chesneau, l'un des secrétaires dudict seigneur ambassadeur, publié & annoté par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut. (*Rec. de Voy. & Docum. pour servir à l'hist. de la géogr. depuis le treizieme jusqu'à la fin du seizième siècle*, t. VIII, pp. 25, 53, 37, 59, 102, 105, &c. Paris, Leroux, 1887, gr. in 8°.)

2. « Elephanti nova descriptio, missa ad Reverendissimum Cardinalem Armaignacum, ex urbe Berrhoëa Syriaca, authore Petro Gillio. » (*Op. cit.*, pp. 499-514.)

sent parfois de grossières erreurs des anciens, n'ont pas été surpassées dans leur élégante précision.

L'animal vint à mourir, & Gilles n'eut pas de peine à obtenir qu'on lui permît d'en faire l'autopsie : il a pu ainsi mesurer attentivement la bête, étudier & décrire avec minutie ses viscères, ses yeux, ses défenses, ses molaires, ses pieds[1], & rapprocher ces renseignements de ceux qu'il avait recueillis naguère sur les places de Constantinople.

L'ambassadeur emmena Gilles avec lui à Damas, puis à Jérusalem, & de là au Caire & à Alexandrie (juillet-septembre 1549). C'est au Caire qu'il recueillit les éléments d'un chapitre sur la girafe, *de Chamelopardali*, qui fait partie de sa dernière lettre au cardinal[2]. Il avait vu trois de ces animaux, alors presque inconnus, & en avait exactement mesuré un ; il dépeignit avec clarté les principaux caractères de l'espèce, & envoya à son protecteur, par l'entremise de marchands marseillais, une peau « chose rare & digne d'un roi », *pellem Chamelopardaleos raram & rege dignam*[3].

L'envoi comprenait, en outre, la queue d'un bœuf de l'Inde, servant de chasse-mouches aux Persans & aux Turcs[4], des cuirs d'hippopotame & d'éléphant marin, & des cages renfermant un ichneumon vivant & des rats d'Arabie & d'Égypte[5].

L'hippopotame, pris dans le Nil, n'avait pas été vu vivant ; mais sa peau servait de prétexte à une description détaillée d'un autre amphibie de même origine, rencontré précédemment à Byzance[6]. L'ichneumon, qui était privé, très gentil & très doux, venait aussi des bords du Nil ; Gilles le protégeait du froid sur sa poitrine, en descendant le fleuve, par Foua, vers Alexandrie. Quant aux rats d'Arabie, il les avait fait prisonniers sur les flancs du mont Sinaï[7] ; enfin, l'éléphant marin

1. « *Elephanti nova descriptio*, &c. », cap. I à V, pp. 506-511
2. *Ibid.*, cap. IX, pp. 520-521.
3. *Ibid.*, cap. IX, p. 520.
4. *Ibid*, cap. X, p. 521.
5. *Ibid.*, cap. VIII, p. 520.
6. *Ibid.*, cap. VIII, pp. 515-520.
7. *Ibid.*, cap. XI, pp. 522-525.

avait été acquis à El-Tor, non loin des Fontaines de Moïse[1].

Gilles a quitté, en effet, un certain temps la caravane de l'ambassadeur pour aller observer les poissons de la mer Rouge, & visiter rapidement le Sinaï. Un mois de séjour à El-Tor lui a permis de noter les différences de la faune ichtyologique, & c'est là qu'il s'est procuré la peau & les dents d'un animal inconnu, qui n'est autre que le *dugong*.

Si l'on compare, en effet, ce qu'écrit notre voyageur des propriétés & des usages de la peau d'éléphant marin qu'il a vu vendre par les marchands rhaïtines aux fellahs & aux moines[2] à ce que disait naguère Rüppel de l'utilisation du cuir de l'*Halicore cetacca*, on ne conservera aucun doute sur l'dentité de ces deux siréniens. Les dimensions que donne Pierre Gilles conviennent d'ailleurs parfaitement au dugong de la mer Rouge.

L'expédition repasse par le désert & se retrouve à Jérusalem le 9 novembre 1549. Là se trouvait, dit Jean Chesneau, « Me Guillaume Postel, qui y estoit venu dès le moys d'aoust, avec les pellerins dans le navire de Venise, homme docte & de grandes lettres, disant à l'ambassadeur qu'il estoit demeuré exprez afin que, par son moyen, il peust recouvrer quelques vieux livres du pays. A quoy s'opposa, continue Chesneau, un nommé Petrus Gillius, aussy fort docte, qui avoit fait le voyage avec nous. Lequel le feu roy François Ier avoit envoyé ès pays de Levant pour y retirer des livres, principalement ès langues grecque & hébraïque des plus anciens qu'il y pourroit trouver. Luy & ledict Postel qui revint en Constantinople avec nous, entroient souvent en dispute & avait-on bien affaire quelques fois à les mettre d'accord[3]... »

1. « *Elephanti nova descriptio...*, &c. », cap. VII, p. 514.

2. « ...Multa tergora vidi, quæ mercatores Rhaïtini vendere solent agrestibus Arabibus & monachis Montis Sinæi, ad soleas calceorum validissima, & perdiu durabilia, si illis utantur ad sicca loca. Nam madefacta citius consumuntur : è quibus unum perspexi ea magnitudine, qua tergus existit bubulum, crassitudine digitale, colore fusco. Emi ejus dentes pedalis longitudinis, singulos ambitu complectentes sex digitos... (*Loc. cit.*, p. 515.) — Cf. Brehm, *La vie des animaux. Mammifères*, t. II, p. 818, in-4°.

3. *Le voyage de M. d'Aramon*, éd. de Ch. Scheffer, pp. 138-139.

On revint par Damas, Tripoli de Syrie, Antioche, Nicée, &c., & l'on était rentré à Constantinople le 28 janvier 1550...

Qu'est devenu ensuite Pierre Gilles? Est-il encore resté quelque temps en Orient? Quand a-t-il pris la mer pour cette fatale traversée qui le mit aux mains des pirates de Gerba? Combien de temps demeura-t-il captif? Comment son fidèle ami d'Armagnac parvint-il à briser ses fers?

A toutes ces questions, l'inscription de San Marcello al Corso est à peu près seule à répondre : [post] MIRACVLOSAM E MANIB(us) ET CARCERE PIRATAR[um] CERBOR(um) LIBERATIONEM, ROMAM QVASI POSTLIMINIO REVERSO ET IN RECOLLIGENDIS ORDINANDISQ(ue) RERVM CELEBRIVM NARRATIONIB(us) DIES NOCTESQVE OCCVPATO, FEBRE VIOLENTISS(ima) PER DIES XI VEXATO, DIEM SVVM IN CHRISTO IESV OBEVNTI...

Délivré miraculeusement des fers des pirates de Djerba, il est rentré à Rome chez son protecteur qui avait payé sa rançon[1], & c'est quand il travaille jour & nuit à mettre en ordre ses notes de voyage, qu'une fièvre violente vient enlever en onze jours le vaillant explorateur, dont onze années de fatigants voyages n'avaient pu abattre l'énergie.

V.

Le généreux cardinal ne voulut pas que tant de labeurs fussent rendus tout à fait inutiles par cette mort inopinée. Et tandis qu'il érigeait à ses frais le monument, dont Philander paraît avoir dressé les plans & rédigé l'épitaphe, il confiait à un autre de ses clients, Jean Toullier (Ioannes Tullerius), & au propre neveu de Gilles, la tâche de rechercher dans les papiers du défunt ce qui pouvait être avantageusement publié.

Les pirates de Djerba avaient détruit une partie de ces documents, mais d'autres avaient été pillés par des « plagiaires

1. Suivant André Thevet, « estant adverty qu'il (Gilles) avoit esté pris par les Galères du Grand Turc qui estoient en l'Isle de Gerby, (le cardinal) envoya pour le rachepter en la ville d'Alger cinq cents ducats. » (*Hist. des plus illustres & sçavants hommes de leurs siècles*, t. VIII, p. 22. Paris, 1671, in-8°.)

inconnus », *partim a pyratis*, *partim a plagiariis* [1] *non cognitis expilata nunc desideramus.*

Il restait néanmoins une large moisson à recueillir encore. Les papiers de Gilles furent rapportés en France, en même temps que le cardinal rentrait de sa mission auprès du pape Paul IV, & bientôt après (1558) deux premiers volumes étaient bons à paraître, le *De Bosporo Thracio* & le *De Topographia Constantinopoleos.* Ils ont été édités, trois ans plus tard, par Antoine Gilles, chez Rouillé, à Lyon [2].

Le premier avait pour base descriptive un manuscrit de Denys de Byzance, découvert par Gilles en Orient, & dont M. Wescher a, de nos jours, retrouvé le texte original [3]. Le second exposait avec grands détails l'état du vieux Byzance au seizième siècle [4] : il me suffira de rappeler les éloges unanimement adressés à cette topographie par les écrivains spéciaux, depuis Pietro della [5] Valle jusqu'à Jules Labarte [6].

1. Gesner s'était fait dès 1557 l'écho de cette accusation... « & forte si quæ fuerunt (lucubrationes superstites), ab hominibus ambitiosis subtractæ sunt, quos aliena pro suis usurpare non pudet... » Mais il n'avait nommé personne. Avec Scévole de Sainte-Marthe, de Thou & de la Mare, les attaques prennent corps, & c'est Pierre Belon, du Mans, qui est carrément accusé de ces vols. J'ai trouvé des documents qui éclairent quelque peu cette cause plusieurs fois déjà débattue & je m'appliquerai un jour à les coordonner.

2. J'ai donné plus haut (p. 21, note 2) la bibliographie de ces éditions de 1561, dont le privilège est de 1558. Les deux ouvrages ont été réimprimés, notamment chez les Elzévier (1632, 2 vol. in-32); cette jolie petite édition est encore aujourd'hui recherchée.

3. « Dyonisii Byzantini De Bospori navigatione quæ supersunt, una cum supplementis in geographos græcos minores aliisque ejusdem argumenti fragmentis », e codicibus ed. C. Wescher. Paris, Typogr. publ. 1874. — Cf. E. Jovy, *Pierre Herbert & ses travaux inédits sur l'anthologie de Planude.* Vitry-le-François, 1899, in-8° pp. 236-237.

4. Herbert a longuement analysé les parties archéologiques de cet ouvrage dans les pages 244 à 257 du volume qui vient d'être cité.

5. Cf. *Les fameux voyages de Pierre della Valle*, *gentilhomme romain*, *surnommé l'illustre voyageur*, trad. Carneau. Paris, 1663, t. I, pp. 24, 27, 37, 39, 40, 41. — Niceron, *op. cit.*, t. XXIII, p. 411. — E. Ivry, *op. cit.*, p. 244.

6. J. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople & ses abords*,

En 1562, Toullier a donné, à son tour, à la même librairie, l'*Elien* complet que Gilles avait préparé[1]. Ce n'est pas, ainsi que l'ont répété les uns après les autres des commentateurs étourdis, une nouvelle édition du livre de 1535; c'est un tout autre ouvrage, un véritable *Elien* traduit sur le texte grec, qui s'ajoute ainsi aux *Collectanea*, que Gilles avait autrefois réunies. Toullier y a joint les deux lettres écrites au cardinal : l'une de Syrie, l'autre d'Égypte, dont nous avons tiré parti plus haut[2]; une traduction par Gilles des deux livres du *De cura & medicina accipitrum* de Demetrius de Constantinople; enfin le petit traité du même auteur *De cura & medicina canum*[3].

Ces trois volumes contiennent tout ce qu'on a pu retrouver des œuvres inédites de Pierre Gilles.

. . . .

Philander a pleuré une amitié de plus de vingt-deux ans; Gesner & Rondelet ont associé leurs regrets & leurs louanges. Nicolas de Nicolay a parlé en fort bons termes de « *Me Pierre Gillius* » & « des longues & laborieuses pérégrinations » qu'il avait faites en Orient. Scévole de Sainte-Marthe lui a donné une place honorable dans ses *Éloges*, tandis que de Thou lui adressait un salut sympathique en passant en revue les événements de l'année 1555.

Sainte-Sophie, le Forum Augustéen & l'Hippodrome, tels qu'ils existaient au dixième siècle. Paris, Didron, 1861, in-4°, pp. 4, 15, 19, 20.

1. « Æliani de Historia Animalium libri XVII quos ex integro ac veteri exemplari Græco, Petrus Gillius vertit. Una cum nova elephanti descriptione, item Demetrii de cura accipitrum & De cura & medicina canum, eodem Petro Gillio interprete. Ad Reverendissimum & Illustr. D. Georgium Cardinalem Armaignacum. » Lugduni apud Gulielm. Rovillium. Sub Scuto Veneto, 1562, pl. in-8° de 496 pages. — C'est de cet ouvrage que parle Peiresc, où, à propos de l'éléphant, il a *trouvé de la pasture* pour sa curiosité. (*Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, éd. Tamizey de Larroque, t. I, pp. 136, 167, 197. Paris, *Docum. inéd.*, 1888, in-4°.)

2. Elles occupent les pages 497 à 525.

3. Pages 529 à 668.

Puis il s'est fait un long silence, & c'est seulement en 1727 que la lettre d'Alep, découverte par Burmann, est venue rappeler aux rares lecteurs des *Sylloges Epistolarum* que Pierre Gilles avait été, deux cent vingt-deux ans plutôt, un fort intrépide voyageur. Niceron, un peu plus tard (1733), a raconté sa vie & résumé son œuvre dans une courte notice, fort défectueuse d'ailleurs, que les biographes de nos jours se bornent le plus souvent à reproduire en l'abrégeant...

J'avais été depuis longtemps attiré vers Pierre Gilles par la lecture des fragments de sa correspondance d'Orient, dont j'avais préparé une réimpression annotée. Et il me semblait que l'homme qui, le premier dans notre pays, avait directement interrogé *la nature* & rédigé certains morceaux descriptifs tout à fait remarquables, méritait mieux que la simple mention qu'on veut bien lui accorder parfois à côté de Belon & de Rondelet. Maintenant que j'ai étudié, aussi complétement que possible, le naturaliste d'Albi & ce qui reste de ses écrits, je n'hésite pas à lui décerner, cette fois en pleine connaissance de cause, ce titre de *Père de la zoologie française* qu'on lui a parfois donné en passant & comme à regret.

Pierre Gilles a été vraiment le premier de nos zoologistes, dans l'ordre des temps (1535), & il a laissé à ses successeurs de grands & nobles exemples.

. . . .

Je ne saurais mieux faire, en achevant ce petit travail sur Gilles d'Albi, que de reproduire les quelques lignes qui terminent sa topographie byzantine :

« C'est ma ténacité, écrivait-il à la veille de sa mort, c'est l'honnêteté de ma tâche qui m'ont toujours poussé & soutenu, confirmant ce jugement des Platoniciens qui enseignent qu'il n'y a de limite à la recherche du vrai que sa découverte & qu'il est honteux de se plaindre de la fatigue quand ce que l'on cherche est si beau. »

Sive constantiæ causa, sive rei honestas ad ea me impulit,

confirmato Platonicorum judicio tradentium nullum esse modum vestigandi veri, nisi inveneris & quærandi defatigationes turpem esse, cum id quod quæritur sit pulcherrimum.

Muséum, 23 janvier 1900.

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 9685

Revue des Pyrénées

FRANCE MÉRIDIONALE — ESPAGNE SEPTENTRIONALE

FONDÉE PAR MM. JULIEN SACAZE ET LE Dr F. GARRIGOU

DIRECTEUR : LE BARON **DESAZARS DE MONTGAILHARD.**

Paraissant tous les deux mois par livraisons de 100 pages environ.

Abonnement annuel : 10 francs.

TOME XII

1900 — 6e LIVRAISON

SOMMAIRE

TOULOUSE

BUREAUX DE LA *REVUE DES PYRÉNÉES*

45, RUE DES TOURNEURS, 45